

Rencontres trilingues de Bienne 24 janvier 2015

En ce froid samedi de janvier, j'arrive devant l'Institut littéraire suisse. J'apprécie les montagnes aux sommets enneigés en arrière-plan et entre dans l'imposante bâtisse. Je ne regrette pas les quelques heures passées dans le train pour venir ici.

La huitième édition des Rencontres de Bienne commence dès 9h dans la jolie ville bilingue du même nom située dans le canton de Berne. Le programme semble chargé, riche et varié. On terminera vers 21h la lecture publique à la Bibliothèque de la ville.

C'est la deuxième fois que je participe à ces rencontres entre auteurs et traducteurs autour de textes écrits et traduits. Le concept est plutôt original puisqu'il s'agit de rencontres trilingues (les trois langues nationales de la Suisse) entre des auteurs et des traducteurs principalement originaires de la Confédération, mais pas exclusivement.

Des auteurs italiens et allemands étaient présents cette année, des traductrices françaises et une traductrice belge (l'auteure de ce billet !) complétaient les rangs ; soit une soixantaine d'auteurs et de traducteurs venus échanger sur les traductions réalisées à partir des textes sélectionnés à la fin de l'été. Quelques lecteurs passionnés par la traduction assistent également aux Rencontres ; un carrefour qui améliore la visibilité de notre beau métier.

Un accueil multilingue nous donne le ton : Camille Luscher nous présente l'équipe qui prépare cette journée depuis plusieurs mois. Des ateliers trilingues autour de plusieurs traductions d'un seul texte où l'auteur pourra préciser ses intentions, répondre aux interrogations des traducteurs et (re)découvrir son texte sous un autre œil, des discussions unilingues entre plusieurs auteurs sur les difficultés que leurs textes peuvent présenter, des lectures inédites d'auteurs suisses invités par l'équipe des Rencontres - une lecture en allemand et une lecture en français au programme - suivie d'une discussion à bâtons rompus avec l'assemblée de traducteurs et d'auteurs. La lecture publique clôturera la journée ; organisée en partenariat avec la literarische Gesellschaft de Bienne, elle contribuera à faire connaître la traduction littéraire au public. La convivialité et les échanges riches sont donc au rendez-vous.

Le premier atelier où je me rends se déroule en allemand. Deux traductrices soumettent à la discussion des traductions sur lesquelles elles sont en train de bûcher.

La version allemande du petit poème de Corinna Bille sera le premier texte exposé aux regards critiques des traducteurs. On s'arrête sur la forêt de tournesols et l'imaginaire que l'expression implique, on triture la traduction du vocatif ô ma mère. La traductrice nous explique que sa traduction n'est pas « finie ». Encore moins après nos discussions. Tellement de nouvelles idées surgissent. On passe ensuite au *caffé sospeso*, thème majeur de la préface d'un philosophe napolitain, une expression qui soulève quelques problèmes pour la traduction allemande. On devise du café et du mot allemand *Espresso* pour traduire le *caffé*. La présence de locuteurs natifs permet de poser des questions pour une meilleure appréhension des textes sources, mais aussi d'obtenir certains

éclaircissements culturels ; tous ces éléments contribuent à une conversion « efficace » dans la langue cible en nous chatouillant les cellules grises (pour reprendre une des expressions du texte italien). Franziska Bolli, la traductrice envisage de le faire publier dans un livre bilingue, le texte semble se prêter à l'exercice.

Après ces ateliers « traductions » en comités réduits, nous sommes rassemblés dans la salle du dernier étage pour la première lecture d'auteur. Celle-ci se déroulera en français avec Jérôme Meizoz, un auteur valaisan. Avec plusieurs romans publiés à son actif, il enseigne la littérature française à l'Université de Lausanne. Il est décrit comme un auteur engagé, ce point fera d'ailleurs l'objet d'un aparté entre lui et l'organisatrice qui l'a invité. Il nous lit une version inachevée (datant de juin), un travail en cours. Il y a eu beaucoup d'autres versions. On aborde le dispositif de fiction, son roman à clef, les différentes voix dans la narration, le choix de l'éditeur, le risque d'écrire ce livre, les tonalités, le choix du titre et du sous-titre (*vrai roman*). L'auteur met l'accent sur l'ostracisme contre les intellectuels, un des thèmes abordés dans son ouvrage. On se demande comment son roman serait reçu s'il avait été publié en Suisse alémanique ; le fait-divers transformé en fiction n'est pas traité de la même façon selon la région. J'observe par son échange que son travail d'auteur est plutôt proche de celui du traducteur, les multiples versions, la réécriture, la reformulation, les questionnements. « Débrouille-toi avec la littérature » constitue le leitmotiv de son roman.

L'après-midi, on se met en appétit avec un atelier de traduction. L'auteure alémanique Li Mollet est habituée à être disséquée par les traducteurs. Présente depuis longtemps aux Rencontres, elle apprécie le retour de « ses » traductrices. On parle mots, assonances et sons. On compare les versions françaises et italiennes. On s'arrête sur le terme *catarrhe* qui, bien que vieilli en français, est utilisé dans la langue courante en italien comme en allemand. On poursuit avec des classiques intraduisibles bien connus des germanistes tels que Mängel. On aborde la différence entre l'allemand descriptif et le français factuel. On a beaucoup ri pendant ces échanges, notre auteure s'en est étonnée en fin de séance, ce n'était pas l'objet de son texte.

S'ensuit un deuxième atelier avec une jeune auteure bavaroise, étudiante à l'Institut littéraire de Bienne qui a grandi en Autriche. Les extraits proposés étaient à l'origine autobiographiques. Par le travail d'écriture et de réécriture, Luise Meier s'est éloignée de la réalité pour créer une fiction dont elle s'est distanciée. On partage nos impressions sur le texte en tant que traducteur-lecteur. On disserte sur la langue, la précision, l'atmosphère, la puissance des scènes. Et sur le ressenti très intéressant à traduire. On se pose la question de l'identité du narrateur, il nous faut absolument connaître son sexe puisque les grammaires italienne et française le requièrent. Le choix des temps, du *on* ou du *nous*, *maman* ou *ma mère*, la traduction d'un verbe allemand répété cinq fois dans un même paragraphe. Les échanges pourraient se poursuivre inlassablement mais c'est déjà l'heure de la deuxième lecture de la journée avec Martin Dean.

Il s'agit cette fois d'une lecture en allemand, l'auteur nous présente son livre comme étant une autofiction autobiographique. Une deuxième histoire suisse qui porte sur la migration: le point de vue d'un émigrant de Trinité-et-Tobago sur son pays d'adoption. Quelqu'un évoque l'image du documentaire notamment en raison de la distanciation de l'auteur dans son écrit à l'écoute du récit qui nous est conté sur l'*Überschweizer*, plus suisse que les Suisses, qu'est devenu cet émigré.

Après une soupe chaude réconfortante, direction la bibliothèque de la ville ; l'institution soufflera ses 250 bougies cette année. La lecture publique se fait en trois temps. Des auteurs lisent des extraits de leurs textes. Ensuite, des textes originaux seront suivis de leurs traductions. Certains passages ont subi quelques ajustements après les ateliers de la journée. On termine par une discussion où les traducteurs expliquent au public en quoi ce genre d'ateliers est riche.

Les conditions de travail de cette journée sont idéales (plusieurs traducteurs, différentes langues sources et la présence des auteurs). Peut-être que la synthèse de nos traductions modifiées suite aux discussions avec auteurs et traducteurs pourrait être la traduction parfaite. Si celle-ci existe.

Marie Deblonde-Vallet est une traductrice belge formée sur les bancs de l'ISTI, du Zentrum für Translationswissenschaft de Vienne, du CETL et de l'ETL (en auditrice libre). Invitée en 2012 et en 2014 pour animer un atelier de traduction littéraire pour les étudiants de master 2 de Marie Haps, elle a également suivi les ateliers d'écriture du PJE à Muret en 2013. Elle a travaillé dans différentes structures (Journal Europa, cabinet ministériel belge, Parlement Européen, Cour des Comptes européenne et Mariemot, comme indépendante) en ayant pour fil rouge la passion de l'écrit et des langues. Après avoir vécu à Bruxelles, Vienne, Strasbourg, Luxembourg, N'Djamena, Damas et Trèves, elle s'envolera prochainement à New York pour un poste au siège des Nations Unies. Ses langues sources sont le néerlandais, l'allemand, l'anglais et l'italien.